

Traduction Féministe: Brésil, XIXe Siècle et Canada, XXe Siècle

Marie-France Dépêche

Introduction

La femme apparaît dans l'immense ensemble
culturel comme mise entre parenthèses [...] -
traversant les textes comme une ombre [...]

Claudine Hermann, *Les voleuses de langue*.

La traduction a joué un rôle essentiel, au cours de l'Histoire, dans la création linguistique, intellectuelle et artistique ainsi que dans la transmission des idées et des savoirs. Quand on sait que dans notre monde occidental – du moins celui qui nous est donné de connaître depuis quelques siècles – l'homme s'est érigé en paradigme et a imposé sa loi et sa langue pour mieux dominer l'autre, quel(le) qu'il(elle) soit, on comprend que les enjeux de la résistance féministe aient pu aussi "se traduire" par l'acte traduisant et créer un lieu privilégié de transmission d'une production culturelle particulière. L'obscurcissement historique des femmes en général et des traductrices en particulier est illustré, dans les années 90, par l'œuvre de Jean Delisle et Judith Woodsworth, en soi fort intéressante, *Les traducteurs dans l'histoire*¹, qui consacrent moins de deux pages, sur un total de 348, au sous-chapitre "Les traductrices en Angleterre, en Europe, et en Amérique du Nord (XVIe-XIXe siècles)", où ils rappellent que "[...] en traduction, comme dans les nombreuses sphères de la vie sociale et intellectuelle, les femmes n'ont été traitées de la même manière que les hommes."²

¹ Jean Delisle, Judith Woodsworth, *Les traducteurs dans l'histoire*, Presses Universitaires d'Ottawa, Éditions UNESCO, Ottawa, 1995, p. 154.

² Idem, *ibidem*, p. 155.

En ce sens, il nous a paru intéressant d'explorer les contributions en traduction, réalisées au début des premiers mouvements qui ont marqué la lutte des femmes au XIX^e siècle, avant d'aborder les expériences plus complexes des Canado-Québécoises des années 1970-1980.

D'un côté, nous avons l'auteure et traductrice brésilienne Nísia Floresta Brasileira (pseudonyme), plus d'un siècle et demi avant les Canado-Québécoises, dans l'autre hémisphère, "re-belle infidèle",³ pour qui les idéaux de la Révolution française ne pouvaient être valables que si les droits de l'Homme étaient bien ceux des humains, qui incluaient donc les droits de la femme. Son effort solitaire de divulgation de l'idéologie féministe dans un cadre national éminemment catholique, conservateur de l'idéologie paternaliste et réfractaire à l'importation "néfaste" des idées de l'Illuminisme français, devait se concrétiser dans son "infidélité créative"⁴ en traduction.

De l'autre, nous observons la concomitance d'une conscience politique nationaliste, du refus de la langue et du discours dominants (le colonialisme étant assimilé au machisme et "[...] translation has also been figured as the literary equivalent of colonization"⁵), de la démythification de l'acte d'écrire, de la recherche d'une identité-femme et finalement de la remise en question de la "fidélité" en traduction. Ce *kairos* aussi propice et intensément créatif est celui des années 1970 et 1980 au Québec.

Dans ce-s contexte-s socio-politique-s spécifique-s où l'idéologie féministe traverse les prises de position intellectuelle, littéraire et linguistique, ce fut bien

³ Allusion au texte de Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-Belle et Infidèle/ The Body Bilingual*, les éditions du remue-ménage/Women's Press, Montréal/Toronto, 1991, qui fait lui-même référence aux "Belles infidèles", comparaison classique du XVIII^e siècle entre la femme et la traduction qui ne peuvent être, l'une comme l'autre, belles et fidèles.

⁴ Voir Jorge Luis Borges, "Los tradutores de las 1001 noches", *Historia de la eternidad*, Œuvres complètes 1923-1972, Emecé, Buenos Aires, 1974.

⁵ Lori Chamberlain, "Gender and the Metaphorics of Translation", *Signs*, vol.13, Spring 1988, p. 45.

l'originalité des unes et des autres qui a présidé à cette sélection apparemment si disparate: d'abord celle des textes féministes de remise en question du langage patriarcal, de "l'androlecte universel"⁶, ensuite du discours sur et des femmes, et finalement celle des traductrices qui, à partir d'un changement paradigmatique, traitent la traduction comme champ d'expression ouvert, permettant de créer un nouveau texte à part entière selon leur idéologie et non plus comme exercice au service d'un texte original omnipotent. Et ceci est vrai tant pour Nísia Floresta que pour Susanne de Lotbinière-Harwood, Barbara Godard, Marlene Wildeman, Luise von Flotow, Daphne Marlatt, Linda Gaboriau et toutes celles qui ont contribué à ce que l'on appelle l'École Canadienne de traduction.

Malgré un apparent anachronisme, les points communs entre la Brésilienne et les Canado-Québécoises allaient être déterminants pour prendre la décision de les rapprocher: l'intertextualité féminine-féministe, cadre révolutionnaire ("Révolution tranquille" au Québec, idéaux de la Révolution française au Brésil, depuis peu indépendant de la couronne portugaise), effervescence féministe et contestation du modèle traditionnel séculaire, herméneutique chez l'une, linguistique chez les autres.

Bien entendu, les féministes ne furent ni les seules, ni les premières à se préoccuper de l'idéologie véhiculée par l'acte traduisant, ou de la soi-disant "fidélité", mais ce furent les féministes qui débusquèrent la violence de l'androcentrisme et par conséquent celle de la langue phallogocentrique.

Les théories de la Traduction dans L'Histoire

*Les traductions étant toujours fautives,
elles sont forcément féminines.*

John Florio (traducteur de Montaigne)

⁶ Voir Michèle Causse, "L'Interloquée", *Trivium*, n° 13, Fall 1988, p. 80.

Notre intention n'est pas, bien entendu, de brosser un panorama historique et exhaustif des théories émises, tant en Europe qu'en Amérique, sur l'acte traduisant, mais bien de retrouver celles qui, au cours des siècles peuvent, de proche ou de loin, éclairer notre investigation sur la(es) traduction(s) féministe(s).

Nous remarquerons tout d'abord la similitude du sort des théories de la traduction et de celui de la production culturelle féminine dans l'histoire... On avait longtemps pensé qu'il n'existait pas de théories de la traduction avant la Renaissance, étant donné le caractère fragmentaire des informations recueillies dans les préfaces, lettres et commentaires des traducteurs de l'Antiquité et du Moyen Âge.⁷ Comme tout travail féministe, notre recherche a tenté de remédier un peu à l'invisibilité séculaire des femmes: ce qui n'a pas été gravé dans l'écrit ne l'est pas dans l'Histoire.⁸

En Europe, l'Église régnait, jusqu'à la Renaissance, en maîtresse absolue sur la traduction des textes sacrés, le singulier étant de mise puisqu'il s'agissait d'une entreprise monolithique, assurée par l'érudition de ses clercs, mais surtout parce qu'elle "[...] tenait à ce que ses fidèles accèdent à la Bible uniquement par l'intermédiaire de son clergé, car lui seul était censé savoir interpréter les textes sacrés de la 'bonne façon' [...]"⁹ Les principes philologiques et idéologiques figés de l'Herméneutique¹⁰ (du grec "traduire" mais aussi "expliquer"), dogmatique et religieuse ce qui est en soi un pléonasme, ont pendant des siècles prévalu dans toute théorie de la traduction au point qu'elle en ait perdu sa majuscule et gagné le pluriel

⁷ Voir le travail "archéologique" de Frederick M. Renner, *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*, Éditions Rodopi, Amsterdam/Atlanta, 1989, qui révèle les très nombreuses théories sur la traduction qui ont vu le jour entre l'Antiquité latine et le Siècle des Lumières.

⁸ Tania Navarro Swain, "Amazones brésiliennes? Les discours du possible et de l'impossible", in *Recherches Quantitatives*, Université du Québec à Trois Rivières, vol. 19, 1999, p. 82.

⁹ Jean Delisle et Judith Woodsworth, *ibid.*, p. 144.

¹⁰ Voir l'œuvre marquante de Paul Ricoeur, *Le conflit des interprétations – Essai d'Herméneutique*, Seuil, Paris, 1969.

improbable d'un système monolithique. Mais nous garderons la conventionnelle majuscule à l'Herméneutique pour signifier son caractère sacré¹¹ et lorsqu'elle se présentera en minuscule, elle correspondra au sens foucaultien d'ensemble des connaissances permettant de faire parler les signes.

Au-delà des principes d'équivalence et de fidélité au sein d'une volonté analogique, les clercs et les bons pères se sont posés en démiurges maîtrisant à la fois la vérité linguistique et les préceptes idéologiques. Devant la porte étroite des apories de la traduction, la première a subi les attaques des théoriciens qui mettaient en doute la possibilité d'une quelconque fidélité et les seconds invitaient à reconnaître que tout acte traduisant répond à une démarche politiquement engagée.

À l'époque même où l'Église "canonisait" ou non les versions en langues vernaculaires de la Bible, Saint-Jérôme – considéré comme le patron des traducteurs – faisait paraître à la fin du IV^e siècle sa traduction-révision de la Bible, soit une version latine, la Vulgate, traduite directement de l'hébreu sans passer par la version grecque de la Septante déjà entérinée par les autorités ecclésiastiques. Si le fait de retourner aux sources peut sembler être une attitude conformiste d'allégeance à l'autorité du texte original, il n'en reste pas moins qu'elle dénote aussi une volonté de se démarquer face à celle du clergé en matière de traduction.

Au cours des siècles suivants, les traducteurs (du latin en langues vernaculaires) du Moyen Âge amplifièrent les libertés prises non seulement vis-à-vis des Saintes Écritures mais aussi de tout texte religieux destiné à la liturgie ou au sermon en les traitant sur le mode narratif. Ils les modifiaient à leur guise, les coupant, les augmentant, souvent les compilant et les simplifiant suivant le public à atteindre. "C'est ainsi qu'à partir de travaux antérieurs on produisait de nouveaux ouvrages."¹²

¹¹ Voir, par exemple, J. Greisch, "La tradition herméneutique: H. G. Gadamer, P. Ricoeur, G. Steiner", *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Vol. 61, 1977, p. 289-300.

¹² J. Delisle et J. Woodsworth, *ibidem*, p. 174.

Les similitudes avec Nísia sont trop grandes pour que nous ne nous en souvenions pas plus tard au moment de parler de la traductrice brésilienne.

Les premiers traducteurs chrétiens au service de l'Église, comme Saint-Jérôme, avaient donc opté pour la traduction "littérale", préoccupés principalement par la transmission de la "connaissance" et de la "bonne parole". L'insoumission de Jérôme à la tradition s'était arrêtée au refus de traduire à partir d'une traduction déjà faite en langue classique et de relire/réécrire le texte premier. Mais son interprétation ne remettait en cause ni l'idéologie véhiculée – la Vérité –, ni le concept de la fidélité à un unique sens contenu dans le "texte-source" – le bon. La longue histoire des rééditions de la Bible a montré l'importance qu'il y a de ne pas écouter une seule voix parler dans le "texte-source" et a permis de mettre en relief "[... the interaction between dogma and meaning [...]"¹³ Les premières traductrices féministes de la Bible, notamment françaises, ne s'y sont pas trompées d'ailleurs puisqu'elles ont vu, dans ce tissu dense saturé d'idéologie, le tissage conflictuel du dogme des Pères et du père d'une part et des enjeux de la langue et du genre, de l'autre. Le parallélisme était tentant entre la "désobéissance" des traducteurs face aux injonctions des Pères et les "libertés" prises par les traductrices pour s'émanciper de la culture du père. La fidélité se trouve sous-jacente, sans être nommée, mais c'est en fait elle qui sert de lien systémique à l'ensemble des critiques féministes.

Mais plus tard, les traducteurs médiévaux, poètes et écrivains comme Chaucer¹⁴, ne parlaient toujours pas de traduction en termes de fidélité; ils la concevaient plutôt comme le champ d'une recreation d'un nouvel original, un peu

¹³ Sherry Simon, *Gender in Translation, Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Routledge, London & New York, 1996, p. 5.

¹⁴ J. Delisle et J Woodsworth, *Ibidem*, p. 77. Geoffrey Chaucer (1340-1400) comparait la traduction à l'action de labourer un ancien champ pour y faire repousser du maïs.

à la manière des palimpsestes.¹⁵ De fait, ces pratiques manipulatoires qui avaient commencé avec la “sécularisation” des sermons et autres épîtres, comme nous l’avons vu plus haut, ne cesseront d’avoir cours, en France principalement, jusqu’au XIXe siècle. Et Nísia qui s’était établie en France en fut fort influencée.

Finalement, ce n’est en fait qu’à la Renaissance, avec l’émergence des littératures nationales, que la notion de fidélité s’est trouvée au cœur des polémiques. Elle fut accompagnée de tentations et de tentatives, plutôt bien réussies de systématisation d’une hiérarchie textuelle où “l’original” mis sur un piédestal, exigeait allégeance de son “second”, simple “duplicata” soumis et fidèle. Parmi les nombreuses propositions théoriques, nous retiendrons celle de Dryden, traducteur et écrivain anglais du XVIIIe siècle, qui a la grâce et l’avantage de ne pas prôner une fidélité aveugle, mais bien de concevoir une palette d’approches de l’acte traduisant, plus semblable à ce qu’il se passe dans la réalité que d’une profession de foi théorique. Il voyait trois types possibles de traduction, mais sous son aspect de neutralité, l’ordre de présentation et le vocabulaire employé révélaient bien l’opinion générale sur les “devoirs” du traducteur. La première, qu’il nommait *metalinguistique*, représentait l’idéal type d’une retranscription de langue à langue, littérale donc et considérée comme 100% fidèle. L’intermédiaire portait le nom de *paralinguistique* et correspondait à une certaine licence prise par le traducteur puisqu’il y conservait le “contenu” mais se permettait toutefois des changements dans la “forme”. La dichotomie “contenu/forme” est sans doute ce qui a le plus nui à concevoir la traduction sous toutes ses facettes de communication et elle n’est plus de mise aujourd’hui, surtout parmi les traductrices féministes, comme nous le verrons. Enfin, notons que la troisième et dernière place est réservée à la traduction *hérétique* qui se permet tous les écarts par

¹⁵ Voir Gérard Genette, *Palimpsestes – La littérature au second degré* –, Seuil “Essais”, Paris, 1982.

rappart à "l'original"; elle est définie comme 100% libre au contraire de la première 100% fidèle. Là encore, la traduction est "mesurée", "souplesée" selon des critères rigides correspondant à un univers bi-polarisé et hiérarchisé où la préséance est donnée à l'un (l'original, modèle créateur) aux dépens de l'autre (la copie, à l'image du créateur).

On voit déjà se dessiner ce que les traductrices féministes ont eu et auront encore longtemps à combattre au-delà du concept de fidélité: il s'agit de repenser toute la philosophie occidentale basée sur l'hégémonie du masculin qui se veut universel et donc paradigmatique. En effet, tout le vocabulaire de notre culture des exclusions, engendré par le binaire hiérarchisant, prouve que "[...] the conflict between beauty and fidelity, between letter and spirit, reaches far back into the memory of Western culture [...]"¹⁶

Que ce soit en procédant à l'investigation de Nísia ou des Canado-Québécoises, l'une (la fidélité) et l'autre (l'affirmation d'autorité quelle soit religieuse ou idéologique) se sont confirmées comme étant les prémisses obligatoires de toute analyse de la traduction féministe. Ce qu'on retient donc ici, c'est que, d'une part, la fidélité toujours prônée est battue en brèche et de l'autre, que l'acte traduisant se manifeste toujours par une démarche idéologico-politique. Et c'est justement en renonçant à l'essentialité de la chose figurée et à la trompeuse univocité du sens sur la ligne droite obligatoire allant de la la "langue-source" à la "langue-cible" que les théories ont pu se défaire du carcan de la vieille Herméneutique.

Il s'agit toujours d'une différence hiérarchisée basée sur la bi-polarité "[...] between production and reproduction which is essential to the establishment of power [...]"¹⁷ Le discours sur la traduction a toujours été tellement saturé de considérations sur la fidélité qu'il semble que l'on en ait oublié qu'il s'agissait bien d'un rapport de pouvoir. Ce fut d'abord le

¹⁶ Sherry Simon, idem.

¹⁷ Lori Chamberlain, "Gender and the Mataphorics of Translation", *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, Vol. 13, n° 3, 1988, p. 466.

modèle "divin" forçant l'humilité du fidèle traducteur aux paroles de son dieu créateur, mais ensuite, dans le même esprit, l'effacement et la transparence des traducteurs(rices) au service du "texte-source", clair comme de l'eau de roche (sans jeu de mots), d'un auteur, sujet parlant omnipotent. Le pouvoir s'inscrit donc encore de haut en bas, de telle sorte que "[...] the vertical relation (author/translator) has thus been overlaid with both metaphysical and ethical implications, and in this missionary position, submissiveness is next to godliness."¹⁸

La chaîne de raisonnements conceptuels allant de Dieu/Pères, maître/esclave, homme/femme allait être prisé comme modèle explicatif des relations obligatoires de fidélité entre le "premier" et le "deuxième" texte, le "premier" et le "deuxième" sexe, l'auteur-producteur (masculin) et la traduction-reproduction (féminine). Ces analogies binaires peuvent être développées presque sans fin puisqu'elles sont issues du monde de l'homme, préoccupé de légitimité où la paternité – "original" fait autorité sur la maternité – "copie" et qui, dans une logique implacable, définit la traduction comme activité archétypiquement féminine, donc secondaire.

Cette logique, dont le point de départ, le point de vue et bien entendu le fil du raisonnement sont éminemment paternalistes, ne pouvait qu'être illustrée à l'envi par des métaphores à orientation phallogocentriste. Et ces métaphores ne font que renforcer le statut secondaire de la traduction dans le langage du phallus, en insistant sur le caractère féminin de la traduction.

Nous retiendrons parmi tant d'autres, sans doute la plus connue des métaphores sexuelles, celle qui résume en quelque sorte le débat séculaire sur la fidélité et la plus offensante pour la femme et la traduction. L'adage des *Belles Infidèles*¹⁹, tiré d'une boutade du rhétoricien français Ménage au XVIIe siècle, suggère si subtilement qu'il n'est même pas nécessaire de lire

¹⁸ Lori Chamberlain, "Gender and the Metaphorics...", idem, p. 461.

¹⁹ Ce fut Nicolat Perrot d'Ablancourt qui créa l'École de Traduction des Belles Infidèles. Voir Sherry Simon, *Gender in Translation, Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Routledge, London and New York, 1996, p. 11.

entre les lignes, qu'une femme/traduction fidèle ne peut être belle et que seule la femme/traduction infidèle peut l'être. Là encore, le discours dominant ne laisse aucune tonalité intermédiaire s'exprimer, aucune possibilité de "voie du milieu" qui puisse situer les rôles genrés et l'écriture/réécriture hors de l'unique alternatif positif / négatif. Ce modèle qui confine la femme à n'être "qu'une femme" et une traduction "qu'une traduction", est donc doublement réfuté par les féministes en tant que femmes et traductrices. Mais au sein de ce XVII^e siècle "classique",²⁰ les préoccupations de fidélité en traduction se nuançaient et allaient produire une *École des Belles Infidèles*²¹ dont l'infidélité devait devenir le trait marquant d'une certaine tradition française de la traduction, tradition qui allait s'épanouir au siècle suivant.

Au XVIII^e siècle, les Encyclopédistes avaient consigné dans l'article *traduction et version*, la difficulté qu'il y a à faire une bonne traduction "[...] parce que rien n'est plus difficile ni plus rare que de garder un juste milieu entre la licence du commentaire et la servitude de la lettre [...]".²² En fait, à l'instar de l'œuvre emblématique de ce siècle frivole, *Les liaisons dangereuses*, "l'infidélité créative" mettait son sceau sur les réflexions théoriques et les pratiques libertaires des traducteurs(rices). Comme au Moyen Âge – on se souvient de Chaucer – où l'activité de compilation et de réécriture était assimilée à celle de traduction, le XVIII^e siècle admet la transposition, la simplification, la coupe, l'interpolation, et "[...] toutes ces manipulations érigent le traducteur en censeur et en correcteur, fonction encouragée par les critiques et le public."²³ Cette activité de récréation n'a, bien entendu, pas cessé à la fin du siècle et a perduré encore deux ou trois décennies,

²⁰ Voir R. Zuber, *Les belles infidèles ou la formation du goût classique*, Armand Colin, p. 1969.

²¹ Sherry Simon, *idem*, p. 11.

²² Article de Beauzée in *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de lettres*, par Diderot et d'Alembert, Neuchâtel, 1765, Vol. III, tome 16, p. 510-511.

²³ J. Delisle et J. Woodsworth, *idem*, p. 212.

concomitamment avec un nouveau courant qui, respectueux de l'original et de son auteur-proprétaire, prônait la fidélité de tout acte traduisant. Mais Nísia demeura grande admiratrice des pratiques et des idées de l'Illuminisme français.

Une Traductrice Féministe au XIXe Siècle: Nísia Floresta Brasileira

Rien n'est plus commun que le plagiat dans la République des Lettres.

(L'Encyclopédie de 1765: plagiat, plagiaire)

Il y a un peu plus d'un siècle et demi, les lettres brésiliennes, et le féminisme balbutiant de ce pays, accueillait en 1832 une des premières traductions en la matière. Il s'agit du traité féministe de la célèbre Mary Wollstonecraft Godwin, intitulé *A Vindication of the Rights of Woman: With Strictures on Political and Moral Subjects*.²⁴ La "traduction" de Nísia Floresta Brasileira Augusta (pseudonyme), sous le titre *Direitos das Mulheres e Injustiça dos Homens*,²⁵ eut l'insigne honneur d'être rééditée trois fois en sept ans. Cela devrait-il être le garant de l'exceptionnalité de la qualité de la traduction et du moment opportun d'une telle publication dans un Brésil nouvellement libéré de la tutelle coloniale du Portugal? Et cela prouverait-il que, nonobstant le milieu éminemment conservateur, catholique et paternaliste, encore en grande partie hostile aux idées de l'Illuminisme français mais déjà conquis par le positivisme comtien,²⁶ qu'une voix féminine féministe eut l'heur de conquérir un public?

²⁴ Première édition chez J. Johnson, Londres, 1792 et l'édition utilisée dans ce travail est de Miriam Brody, Ed., Penguin Books, Londres, 1992.

²⁵ Nous utiliserons l'édition de Constância Lima Duarte de 1989 déjà citée plus haut.

²⁶ Voir Ivan Lins, *História do positivismo no Brasil*, Nacional, Rio de Janeiro, 1967, p. 19-27, et P. E. de Berrêdo Carneiro, ed., *Auguste Comte et Madame Nísia Brasileira (correspondance)*, A. Blanchard, Paris, 1928.

Il faut tout d'abord remarquer qu'une comparaison²⁷, même sommaire, du texte anglais – ou sa traduction française d'ailleurs, prise comme "original" par Nísia, ce qui soulèvera d'autres débats – ne peut qu'être intrigante de par ses omissions importantes et ses rajouts (d')inconnus. Si l'on sait que l'argumentation de Mary Wollstonecraft, en prenant le contre-pied de l'*Emile*, se destinait à fléchir Monsieur de Talleyrand pour que soit abordée l'éducation féminine dans son projet législatif sur l'éducation nationale,²⁸ comment ne jamais rencontrer le nom et/ou un débat autour des idées anti-féministes de Rousseau²⁹ qui pourtant jalonnent toute l'argumentation de Mary? Outre ces absences, on décèle des présences incongrues de passages entiers inexistantes dans le texte anglais, ainsi que la séquence et les titres de chapitres totalement étrangers à celui-ci. Au cours de la thèse, nous entrerons plus avant dans cette analyse, mais d'orès et déjà, il est aisé de voir l'enchassement d'au moins deux autres textes au sein de celui de Mary, dont le second – chronologiquement parlant – est une réécriture critique du premier et que Nísia a traduit dans sa presque totalité: ce sont ceux de François Poulain de La Barre, *De l'égalité des deux sexes* (1673)³⁰ et de l'inconnue qui se cache sous le pseudonyme de Sophia, *Woman Not Inferior to Man* (1739).³¹ Doit-on en conclure qu'il y a eu usurpation indue de textes non nommés par la traductrice brésilienne et donc plagiat? Sans doute oui, selon

²⁷ Maria Lúcia Garcia Pallares-Burke, grâce à son texte cité plus haut, fut l'instigatrice de notre curiosité et volonté de pousser plus avant une investigation sur la «traduction» de Nísia.

²⁸ Voir William Godwin (mari de Mary Godwin Wollstonecraft), *Memoirs of The Author of "The Rights of Woman"*, Penguin Books, Harmondsworth, 1987.

²⁹ Jean-Jacques Rousseau, *L'Émile, ou de l'éducation*, (Édition établie par Michel Launay) GF/Flammarion, Paris, 1966.

³⁰ Édition originale, *De l'Égalité des deux sexes, discours physique et moral (ou l'on voit l'importance de se défaire des préjugés)*, Jean Du Puis, 1673.

³¹ Sophia, *A Person of Quality, Woman not Inferior to Man: or a Short and Modest Vindication of the Natural Right of the Fair-Sex to a Perfect Equality of Power, Dignity, and Esteem, with the Men*, John Hawkins, London, 1739.

les conceptions “modernes” de l’auteur(e) – nous entendons celles qui se sont développées, avec plus ou moins de constance, après l’invention de l’imprimerie, et ce, jusqu’ à la moitié du XXe siècle – et de ses droits,³² ainsi que celle du (de la) traducteur(rice) et de ses devoirs.

Cela étant, force nous est d’admettre que “l’infidélité créative” de Nísia a résulté en une argumentation claire et intelligible, bien ordonnée, presque cartésienne et dans un portugais raffiné. En un mot la “traduction” est supérieure à “l’original”, comme le suggérait J. L. Borges, cité plus haut, au sujet des *Mille et une nuits*.³³ Loin d’être un cas isolé, les pratiques littéraires et de traduction ont “[...] perpétué la tradition des *Belles Infidèles*, allant donc à contre-courant du retour à la littéralité prônée au XIXème siècle: ils n’hésitent pas à modifier des titres, à supprimer des pages entières, à interpoler certains passages, dans le but de plaire au lecteur et de se conformer à la sensibilité dominante.”³⁴ Et la jeune Brésilienne, grande admiratrice des lettres françaises, fut une élève remarquable de l’école des *Belles Infidèles*. Cependant, c’est encore un paradoxe pour nous de constater qu’après avoir fait son choix de textes et compilé ceux-ci en un “montage” tout personnel – comble de la “trahison” – Nísia s’est appliquée à produire une traduction mimétique, mise à part quelques touches personnelles, meilleure si possible que son(es) modèle(s), en un exercice de style respectant “le génie de la langue” cher aux Classiques.

Il est nécessaire ici de rappeler que Nísia avait élu domicile en France en ce début de siècle où la mode de la “piraterie littéraire” était une tradition, et comme le rappelaient les Encyclopédistes, où “[...] fréquemment depuis le XVIe siècle on démasquait publiquement les plagiaires [...]”³⁵, sans que pour autant il y ait de guerre déclarée.

³² Les Anglais furent pionniers en cette matière, en règlementant les droits des auteurs et éditeurs par le *Copyright Act* de 1709.

³³ Voir la note VIII au sujet des traducteurs des *Mille et une nuits*.

³⁴ J. Delisle et J. Woodsworth, *idem.*, p. 212.

³⁵ *Encyclopédie...*, tome 12, p. 679-680.

C'est donc sans déroger à la tradition française des *Belles Infidèles* et en répondant aux attentes de son lectorat brésilien, apparemment plus avide de nouveautés que conservateur, que l'éloquence rhétorique de sa "traduction" élevait Nísia au titre de "[...] la première et la plus intrépide des défenseuses en Amérique [...]"³⁶ du droit des femmes. Il y avait bien eu transmission d'une idéologie féministe, en tant que revendication à l'égalité des sexes dans un monde d'homme, et "translation"³⁷ de celle-ci d'une langue à une autre, selon les conditions de production propres à son temps. Les libertés qu'elles a prises concernent donc plus le message idéologique que son véhicule, la langue, et en ce sens elle reste très "fidèle" aux normes admises du contexte où elle est insérée. Mais là encore, les "macro-transformations" qu'elle a opérées sur le texte initial, au profit d'une divulgation idéologique féministe, rappellent les stratégies employées par les Canado-Québécoises au XXe siècle.

La démarche politique, donc, de la jeune Brésilienne ouvre une brèche dans le discours paternaliste et les lois patriarcales, en prenant la traduction comme moyen d'accès à la parole, et de divulgation des revendications des femmes "muettées".³⁸ La traduction, déjà en soi critique de texte, prend la forme de critique du monde des hommes et d'affirmation de résistance des femmes à l'hégémonie de ceux-ci, par la relecture et la réécriture.

On voit ici comme les "facéties" de la traductrice brésilienne ouvrent le pas à de nombreuses discussions ultérieures sur la traduction féministe dont précisément l'ironie et la parodie font partie, le code ironique s'accomplissant en un texte multivalent qui subvertit l'opposition du vrai et du faux et "[...] déjoue tout respect de

³⁶ Conférence de Dioclécio Dantas Duarte à l'Académie des Lettres du Rio Grande do Norte, mars 1941, in *Estudos e Conferências*, p. 86.

³⁷ Les différentes acceptions dans l'histoire, des termes "translation" et "traduction" sont abordées par Antoine Berman, dans son article "De la translation à la traduction", in *TTR*, Vol. 1, n° 1, 1er semestre 1998.

³⁸ Voir Susanne de Lotbinière-Harwood, idem, p. 13 et Claudine Herrmann, *Les voleuses de langue, des femmes*, Paris, 1976, p. 81.

l'origine, de la paternité, de la propriété [...]”³⁹ Cette démarche irrévérencieuse, nous la retrouverons chez les traductrices Canado-Québécoises, à ceci près que ces dernières l'ont théorisée, alors que Nísia l'a tout simplement appliquée. Et Nísia n'avait pas attendu Barthes pour déclarer la mort de l'Auteur⁴⁰ et assumer le rôle de lectrice – donc traductrice – à part entière. L'auteur est mort, vive la traductrice... pas si sûr! Là encore, sans se poser dans les mêmes termes au XIXe siècle, puisque les emprunts étaient courants parallèlement à une volonté de garantir les droits d'auteur, l'identité du “corps écrivant” sera cruciale pour les enjeux de la critique théorique de la traduction féministe un siècle et demi après. Nous ferons face de nouveau aux paradoxes: d'un côté, si l'auteur est mort en tant que créateur, pourquoi la traductrice revendiquerait-elle sa canonisation d'auteure et si “[...] la naissance du lecteur doit se faire au prix de la mort de l'Auteur [...]”⁴¹ qu'advient-il de la lectrice privilégiée qu'est la traductrice?

À la fois indépendante dans ses choix de textes, mais aussi liée à, et liant ceux-ci, Nísia ouvre le débat sur l'importance du réseau de l'intertextualité féministe que la Canado-Québécoise Susanne de Lotbinière-Harwood décrira ainsi, plus tard: “Nos re-belles et infidèles existent donc dans un mouvement collectif dialogique: d'une part elles bénéficient de l'apport créateur de l'intertexte, de l'autre, elles contribuent à l'émergence d'une culture au féminin en opérant un élargissement du vocabulaire, du sens et de la conscience.”⁴²

Finalement, sans que cette liste soit exhaustive, il faut y ajouter la pratique de la “sur-translation” employée par Nísia⁴³

³⁹ Roland Barthes, *S/Z*, Seuil, “Points/Essais”, Paris, 1970.

⁴⁰ Roland Barthes, “The Death of the Author”, *Image-Music-Text*, Trans. Stephen Heath, Hill and Wang, New York, 1977.

⁴¹ Roland Barthes, *ibidem*, p. 148.

⁴² Susanne de Lotbinière-Harwood, *idem.*, p. 58.

⁴³ par exemple: “[...] is not this the case with most of the Men, our clergy not excepted?” que Nísia a traduit par: “[...] c'est le cas précisément de la majeure partie des hommes: les juifs, les mahométans, les païens, tous se conduisent de la même manière.” (ma traduction du Portugais).

qui sera analysée, commentée, critiquée en notre siècle, mais dont les traductrices canado-qubécoises feront un usage constant. Il s'agit de "sur-éléments" que l'on doit à la polysémie du signifiant et qui assurent la "sur-traduction" (*supplementing* disent les anglophones), non pas comme le prétendait Benjamin vers la *reine Sprache*,⁴⁴ le *langage pur* de l'eschatologie des langues, mais le surcroît nécessaire à l'acte traduisant de la "[...] feminist translator [...] conscious of her political role as a mediator [...]"⁴⁵ Cette pratique peut paraître bénigne – aux yeux de certains(es) un abus enfantin ou une imposition violente de la subjectivité – mais avant toute discussion, elle apparaît, avec ses rajouts volontaires, comme un enrichissement du texte qui place Nísia parmi les précurseuses des stratégies féministes en matière de traduction.

Elle se pose donc pour nous, comme une vivante introduction à tous les enjeux de la traduction féministe qui se situent socialement et symboliquement au niveau des pratiques de lecture (soit d'interprétation) et de réécriture (soit de l'écriture elle-même) remettant en cause le politique et le privé dans la construction de l'identité sexuelle du sujet parlant "[...] because women have not had the same historical relation of identity to origin, institution, production, that men have had, women have not [...] felt burdened by too much Self, Ego, Cogito etc. [...]"⁴⁶

Mais historiquement parlant, la position du *sujet-traduisant*⁴⁷ et la portée de la traduction genrée⁴⁸ ne se sont posées qu' en cette fin de XXe siècle. Les traductrices canado-

⁴⁴ voir TTR, Vol. 10, n° 2, 2e semestre 1997, "L'Essai sur la traduction de Walter Benjamin – Traductions critiques –" entièrement consacré à Walter Benjamin, sous la direction de Alexis Nouss.

⁴⁵ Luise von Flotow, *idem.*, p. 74.

⁴⁶ Nancy K. Miller, "Changing the Subject: Authorship, Writing, and the Reader" in T. de Lauretis (Ed.), *Feminist Studies/Critical Studies*, Indiana University Press, Bloomington, 1986.

⁴⁷ Voir le projet d'éthique de la traduction in Berman, Antoine, *Pour une critique de la traduction: John Donne*, Gallimard, Paris, 1995.

⁴⁸ Sherry Simon, *idem.*, p. 37.

québécoises ont alors opéré consciemment une pratique théorisante et une théorie pratiquante qui en ont fait de véritables artisanes de la critique féministe.

La Traduction Féministe au XXe Siècle: Les Canado-Québécoises

*Traduire au féminin est une activité politique
et un acte de solidarité entre femmes.*

Susanne de Lotbinière-Harwood

La traduction a joué un rôle essentiel, on l'a vu au cours de l'Histoire, dans la création linguistique, intellectuelle et artistique ainsi que dans la transmission des idées et des savoirs. Quand on sait que dans notre monde occidental – du moins celui qui nous est donné de connaître depuis quelques siècles – l'homme s'est érigé en paradigme et a imposé sa loi et sa langue pour mieux dominer l'autre, quel(le) qu'il(elle) soit, on comprend que les enjeux de la résistance féministe aient pu aussi "se traduire" par l'acte traduisant et créer un lieu privilégié de transmission d'une production culturelle particulière. En ce sens, il nous a paru intéressant d'explorer les contributions en traduction réalisées au début des premiers mouvements qui ont marqué la lutte des femmes, avant d'aborder les expériences plus complexes des Canado-Québécoises des années 1970-1980.

À contexte épistémologique différent, conditions de production différentes. Pour Nísia, encore imbuée des joutes philosophico-politiques du XVIIIe siècle, il s'agissait de traduire des textes revendicateurs, libelles ou pamphlets féministes en l'occurrence, de ce que nous pourrions appeler textes "au premier degré idéologique", axés sur les idées véhiculées et non pas sur leur véhicule lui-même, la langue. Or, la théorie de la traduction genrée et ses pratiques qui nous occupent maintenant sont indissociables d'une critique de la langue phallogénique, "[...] un attentat à la sûreté de la

langue [...]”⁴⁹ et des recherches sur l’écriture femme, “[...] of a critical reframing of gender, identity and subject-positions within language [...]”⁵⁰. Engagement à la croisée des chemins du socio-politique et du linguistico-artistique, la démarche se révèle être une sorte d’activisme littéraire parallèle qui pourrait balayer des siècles d’invisibilité notoire, celle de la femme doublée de traductrice.

Sur la scène québécoise des années 1970, on a assisté à une convergence des aspirations nationalistes de la “Révolution tranquille”, de la prise de conscience sociale et politique, de la remise en cause des institutions – y compris la littérature – et des questionnements que la langue et l’écriture pouvaient poser. La langue française ne relevait pas seulement le défi de l’identité post-coloniale en voulant secouer le joug tant de l’anglais que du français de France, mais elle permettait aussi aux femmes d’y reconnaître “[...] the original site of our primary oppression, our exploitation, our exclusion from the social and political scene [...]”⁵¹. Les critiques féministes se retournaient donc contre la violence du langage, car “[...] il est faux de croire que la violence existe en-dehors des mots [...]”⁵². Par leur écriture, elles intervenaient au sein même de l’institution patriarcale, de ses symboles et de son imaginaire, puisque la langue, en tant que “[...] institution au sens fort [...] son sort est celui de toute institution: c’est un lieu d’exercice du pouvoir et la cible d’attaques factieuses.”⁵³

Ainsi, plus tard dans les années 1980, la féminisation linguistique⁵⁴ s’est inscrite comme une volonté des femmes de

⁴⁹ Voir Michèle Causse, sa présentation de Susanne de Lotbinière-Harwood, idem.

⁵⁰ Sherry Simon, idem., p. viii.

⁵¹ Louise Cotnoir (Traduction Susanne de Lotbinière-Harwood), “Quebec Women’s Writing: A Space-In-Between Theory and Fiction”, *Trivium*, n° 13, Fall 1988, p. 13.

⁵² Nicole Brossard, *Elle serait la première phrase de mon prochain roman*, *She would be the first sentence of my next novel*, traductrice Susanne de Lotbinière-Harwood, The Mercury Press, Toronto, 1998.

⁵³ Jean-Jacques Lecercle, *La violence du langage*, PUF “pratiques théoriques”, Paris, 1990.

⁵⁴ Voir notamment les travaux de Jacqueline Lamothe, linguiste et professeure à l’UQAM.

se rendre visibles dans la langue, “[...] car la différence sexuelle ne se réduit [...] pas à une simple donnée naturelle, extralinguistique. Elle informe la langue et en est informée.”⁵⁵ Miroir et reflet du social, normative et prescriptive, c’est donc un pléonasmе de dire que la langue est sexiste,⁵⁶ et il était évidemment important de s’attaquer à la fonction du genre grammatical avant, ou en tout cas concomitamment, à l’effet du genre en écriture, ou réécriture, soit en traduction. Le concept de genre, le *gender* des féministes américaines, recouvre en partie celui de sexe (biologique), mais y ajoute la dimension socio-culturelle des rapports de pouvoir entre les sexes, c’est “[...] une catégorie sociale imposée sur un corps sexué [...]”.⁵⁷ Cette catégorie analytique, renforçant la dichotomie engrangée dans notre culture androcentrique et peu attentive aux complexités des identités constituées, “[...] gender informs and complicates both the writing and the reading of texts [...]”.⁵⁸ Elle sera par la suite, dès le début des années 1990, attaquée et critiquée comme un autre système binaire construit sur celui du sexe, n’apportant aucune distinction entre les deux.⁵⁹ Mais elle fut, sans aucun doute, un pas nécessaire à la critique féministe, et principalement dans le domaine littéraire “[...] an urgent *political necessity* [...]”⁶⁰

Par conséquent, au-delà de la féminisation des noms de métiers ou de la remise en question des règles grammaticales, écrire au féminin prenait une dimension symbolique de

⁵⁵ Luce Irigaray, “Le sexe linguistique”, *Langages*, n° 85, Mars 87, p. 6.

⁵⁶ Pour la langue française, voir Marina Yaguello, *Le sexe des mots*, Belfond, Paris, 1989.

⁵⁷ Joan Scott, “Genre: une catégorie utile d’analyse historique”, (traduction de Eleni Varikas) in “Le genre de l’histoire”, *Les Cahiers du GRIF*, Tierce, n° 37-38, printemps 1988.

⁵⁸ Elizabeth Abel, *Writing and Sexual Difference*, University of Chicago Press, Chicago, 1982.

⁵⁹ Voir notamment: Teresa de Lauretis, “Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness”, *Feminist Studies*, Vol. 16, n° 1, Spring 1990, et Judith Butler, *Gender Trouble, Feminism and the subversion of Identity*, Routledge, New York and London, 1990.

⁶⁰ Toril Moi, *Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory*, Methuen, London and New York, 1985.

représentation de l'expérience particulière des femmes et de l'interprétation d'une *Weltanschauung* féminine qui se démarquait d'une "[...] institutionalization of a subjectivity (of a body, and of a body of thought) sex/gendered in the masculine."⁶¹ Par ce décalage vis-à-vis des institutions, l'écriture, mode de connaissance, fait de nouvelles propositions à la culture et à la société qui la porte et est portée par elle. Contre-discours, l'écriture-femme constitue son propre contre-imaginaire et écrire la différence revient à écrire *différent*, différemment du "malestream"⁶².

Ce fut une des caractéristiques de l'action volontaire de Nisia et c'est aussi ce que les auteures québécoises ont tenté de faire par leurs poèmes, fiction ou fiction-théorie et les traductrices féministes de les traduire "autrement", sans reproduire "[...] the same (*his*)story [...]"⁶³ Écrire/réécrire, lire/interpréter des femmes pour les femmes, devient une seule activité critique, une "gynocritics"⁶⁴ hors valeurs masculines, où le corps parle (de) l'expérience, et le texte prend corps, "[...] more body, hence more writing [...]"⁶⁵.

Si Nisia a tourné ses regards et pris ses inspirations en France, il en fut de même pour les auteures-traductrices Canado-Québécoises: elles ont partagé les recherches sur l'*écriture féminine* avec les théoriciennes françaises du langage Julia Kristeva, Hélène Cixous et Luce Irigaray. Cette dernière, par exemple, organise une économie de relations de contiguïté et de combinaison et non plus de similarité et de substitution. C'est un modèle pour la traduction genrée puisque celle-ci occupe le champ métonymique plutôt que métaphorique,

⁶¹ Michèle Causse, "L'Interloquée" (traduction de Susanne de Lothbinière-Harwood), *Trivia*, n° 13, Fall 1988, p. 79.

⁶² Luise von Flotow, idem, p. 9.

⁶³ Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Éditions de Minuit, Paris, 1977.

⁶⁴ Voir Elaine Showalter, "Feminist Criticism in the Wilderness", in Elizabeth Abel, *Writing and Sexual Difference*, University of Chicago Press, Chicago, 1982.

⁶⁵ Hélène Cixous, "Le rire de la méduse", "The Laugh of the Medusa" traduit par K. Cohen et P. Cohen, *Signs, Journal of Women in Culture and Society*, vol. 1, n° 4, Summer 1976.

opérant par homologie en maintenant ensemble le même et le différent et non par analogie où l'un exclut l'autre. "Gender and translation participate in the economy of contamination unable to maintain a separation of same and different, original and copy."⁶⁶ Cette in-différence qui n'en est pas une, rend manifeste l'indétermination de tout sens fixe (du texte traduit "logocentriquement") et de toute identité (à commencer par le sujet parlant et écrivant). "Elle est indéfiniment autre en elle-même",⁶⁷ entre la pluralité et le manque, elle (la femme ou la textualité) ne renvoie jamais une image identique dans le miroir, mais comme le *Speculum*⁶⁸ se réfracte et se disperse en un kaléidoscope qui produit une (des) image(s) de *différance*.⁶⁹

Ce terme derridien, l'exemple en lui-même de l'irréductibilité du sens à un signifiant unique, "[...] not only designates this theme but offers in its own unstable meaning a graphic example of the process at work."⁷⁰ Il illumine particulièrement bien deux points spécifiques des stratégies employées par les traductrices: celui de "sur-translation" (*supplementing*) et celui de *transformance*,⁷¹ qui est à la fois transformation et performance.

⁶⁶ Barbara Godard, "Translation (With) the Speculum", in *Traduire la théorie*, TTR, Vol. 4, n° 2, 2e semestre 1991, p. 111.

⁶⁷ Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Les éditions de minuit, Coll. "Critique", Paris, 1985, p. 28.

⁶⁸ Voir Luce Irigaray, *Speculum d'une autre femme*, Les éditions de minuit, Coll. "Critique", Paris, 1985.

⁶⁹ Voir Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Les éditions de minuit, Coll. "Critique", Paris, 1967.

⁷⁰ Christopher Norris, *Deconstruction, Theory and Practice*, Revised Edition, Routledge, London and New York, 1991.

⁷¹ C'est le titre d'une collection bilingue, en vis-à-vis, qui souligne le travail de tisserandes des auteurs et traductrices. Les textes spéculaires de Nicole Brossard et Daphne Marlatt sont à notre programme d'analyse: *Mauve*, Writing/nbj, Vancouver/Montréal, 1985 et *Character/Jeu de lettres*, Writing/nbj, Vancouver/Montréal, 1986.

Conclusion

Dès le début nous avons posé comme prémisse à cette étude en deux groupes (Nísia et les Canado-Québécoises), que le but du travail était de considérer l'une comme introduisant et illuminant les autres, sans faire de la comparaison systématique un outil d'analyse, bien qu'évidemment des points communs et des parallèles pouvait servir d'ancrage à une discussion subséquente. Si nous admettons avec de Lauretis que "[...] l'histoire du féminisme commence quand les textes féministes écrits par des femmes apparaissent en même temps que des mouvements de conscience féministe[...]"⁷², nous pouvons classer Nísia parmi les premières traductrices féministes pour avoir traduit des textes féministes au cœur des tout récents mouvements féministes européens. La traduction n'est plus seulement lecture critique de textes, mais acte politique consciemment engagé.

Les Canado-Québécoises, elles, s'insèrent dans le second puisque selon cette même auteure, "[...] la théorie critique féministe apparaît quand la critique féministe des formations socioculturelles (discours, formes de représentation, idéologies) devient consciente d'elle-même, en questionnant sa propre relation ou éventuelle complicité avec de telles idéologies, son corps hétérogène d'écriture et d'interprétation, ses présupposés de base, ses finalités et ses pratiques avec lesquelles elle agit et desquelles elle émerge."⁷³

Bien entendu, les différences peuvent paraître assez grandes si l'on compare point par point, les textes et contextes de Nísia et ceux des Canado-Québécoises. Ce qui lie les textes, c'est leur caractère revendicateur, d'affirmation d'une *Weltanschauung* féminine, dans un monde *phallogocentrique*. Post-révolutionnaire en pays étranger pour l'une et révolutionnaire "tranquille" en leur propre pays, pour les

⁷² de Lauretis, Teresa, *Eccentric Subjects: Feminist Theory and Historical Consciousness*, *Feminist Studies*, vol. 16, n° 1., Spring 1990, p. 138.

⁷³ Teresa de Lauretis, *idem.*, p. 138.

autres, les contextes offraient, aux deux périodes, un milieu propice à la remise en questions des idéaux et des idées, du macro-pouvoir – du roi ou du colonialiste – et des nombreux micro-pouvoirs du masculin inséré dans un modèle binaire, hiérarchisé/hierarchisant et excluant: homme/femme, auteure/ traducteur-riche, texte-“source” et “copie”.

C’est sans nul doute dans la pratique féministe de la traduction et de ses stratégies que l’on retrouve les plus grandes similitudes: abondante utilisation, en rappel ou non, de l’intertextualité féministe, utilisation systématique de sur-éléments “didactiques” (*supplementig*) et le refus de considérer la “fidélité” comme norme première, en travaillant les “glissements de sens” dans une volonté de visibilité, où l’action-processus (*transformance*) est mise en avant, au détriment du but.

Ainsi, peut-on voir au bout du fil ténu qui lie, sur près de deux siècles, les traductrices féministes Nísia et les Canado-Québécoises, se dessiner une poétique de l’*inscription* qui a réussi à “de-doxify the doxa”⁷⁴, et combattre l’*invisibilité* du “deuxième texte” et du “deuxième sexe”.

⁷⁴ Linda Hutcheon, “Incredulity Toward Metanarrative: Negotiating Postmodernism and Feminisms”, *Tessera*, Fall, 1989, p. 40.

Em defesa da cultura canadense

Flávio Aguiar

Professor de Literatura Brasileira da Universidade de São Paulo (USP)

A leitura do artigo de Mauro Chaves, “A falta de caráter canadense”, publicado na pág. 2 de *O Estado de São Paulo* em 10 de fevereiro de 2001, deixou-me entre estarrecido e consternado. Estarrecido pelo desconhecimento e falta de informação que o artigo demonstra; consternado, pela atitude de desprezo e intolerância que induz.

Morei ao todo três anos no Canadá e já visitei o país várias vezes nos últimos vinte anos, quase sempre a trabalho. Conheço as Universidades de Montreal, de Laval, na cidade de Quebec, a de Toronto, a McGill e a Universidade de Quebec em Montreal (Uqam). O intercâmbio entre Universidades brasileiras e canadenses é extenso e intenso, abrangendo um sem número de áreas do conhecimento. No Brasil existe uma Associação Brasileira de Estudos Canadenses, com Núcleos em Universidades de Norte a Sul do país. Sou pai de uma cidadã canadense, cujo nascimento, em 1981, e o posterior cuidado pediátrico propiciou-me um contato estreito com o sólido e organizado sistema de saúde pública local. Em nada o Canadá que eu conheço se parece com o país inóspito e insosso descrito no artigo de Mauro Chaves.

Devo dizer também que aprendi a falar o francês no Canadá, embora quando para lá fosse pela primeira vez eu já lesse fluentemente a língua. Levo comigo, portanto, aquilo que o articulista chama de “o horroroso sotaque” local que, diga-se

de passagem, tem traços, embora leves, da *langue d'oc* que, como se sabe, foi berço da lírica ocidental em línguas modernas.

O país descrito por Mauro Chaves é um país irrelevante do ponto de vista cultural, de natureza hostil e monótona – feia, portanto – sem identidade e vil do ponto de vista diplomático.

Coloquemos alguns pingos em alguns iis. A atitude do governo canadense no caso da carne brasileira foi deplorável e exigiria, a bem dizer, um pedido formal de desculpas ao governo, produtores de carne e ao povo brasileiros. Ela destoa, inclusive, da tradição diplomática daquele país, a não ser que nela vejamos ainda algum resquício das antigas políticas do Império Britânico, quando as potências européias apreciavam colocar outros países, sobretudo os *crioulos*, de joelhos.

Mas daí a supor que por trás dessa atitude há o ressentimento da “mediocridade” diante do nosso “brilho” brasileiro vai uma distância intransponível.

Há contenciosos graves na história canadense. O separatismo da Província do Quebec é um deles. A questão tem dois séculos e meio de idade, teve momentos dramáticos como a revolta dos habitantes da província no começo do século XIX e a repressão subsequente, que chegou aos enforcamentos em praça pública. Em 1970 um seqüestro promovido pela Frente de Liberação do Quebec causou a morte de um ministro provincial – Pierre Laporte – coisa sem dúvida lamentável. Na ocasião o Exército canadense praticamente ocupou a cidade de Montreal, prendendo intelectuais e ativistas. São fatos que até hoje deixaram seqüelas pungentes e dolorosas. Mas mais recentemente a questão da independência ou da maior autonomia do Quebec, em que pese o freqüente amargor das discussões, vem sendo tratada através de eleições e plebiscitos, o que é exemplar, diante das matanças que por vezes se promovem na própria Europa, por exemplo.

Vamos ao campo da cultura. Diz o artigo que uma das únicas obras literárias de relevância no Canadá é o romance *Tivo solitudes*, de Hugh MacLennan. Não leva em conta, portanto, que a poesia do Québec está entre as melhores do

mundo. Se em grande parte é desconhecida aqui no Brasil, isto se deve mais a problemas de natureza editorial e de mídia do que a questões de qualidade da produção. Nomes como Anne Hébert, Saint-Denis Garneau, Paul Chamberland, Michelle Lalonde, Pierre Vallières no ensaio, Gilles Marcotte na crítica, Gabrielle Roy no romance, Jacques Ferron no conto parecem então nada significar. A própria crítica francesa reconhece que além de Anne Hébert, Gaston Miron é um dos maiores poetas da língua, de todos os tempos, ao lado de Villon, Rutebeuf, du Bellay, Baudelaire, Valéry e tantos outros. No lado inglês a poesia e o conto de Margaret Atwood não podem ser esquecidos, nem o trabalho inovador de Marshall MacLuhan ou o crítico de Northrop Frye, reputado mundialmente como um dos maiores teóricos da literatura de toda a história. E na música popular lá estão Gilles Vigneault e Leonard Cohen, e na erudita Glenn Gould. O cinema canadense é exuberante – não só pelos festivais (e o Festival de Teatro de Quebec está entre os mais importantes do mundo) – mas também pela produção: aí estão, para citar alguns nomes, *O declínio do império americano*, *Jesus de Montreal*, além da participação do país no já clássico *A guerra do fogo*. Este filme, aliás, foi em parte filmado no Canadá, na sua “monótona paisagem”, que, como se sabe, desfruta de um dos mais belos outonos que se pode contemplar. A produção de documentários e de curtas-metragens é extensa e prima pela qualidade. Nas artes plásticas, além de artistas de valor, há o caso dos *inuit* (antes chamados indevidamente de esquimós), cuja produção pictórica e escultórica é extraordinária.

No mundo dos espetáculos, quem pode desconhecer o *Cirque du Soleil*? Este não está reputado entre os melhores do mundo. Não. Em matéria de espetáculo circense ele é considerado *o melhor* de todo o mundo. E a Escola Nacional de Circo, que recruta estudantes no mundo inteiro, só encontra rivais na França e na Inglaterra.

Quanto à culinária, prefiro a brasileira, ou as brasileiras, por gosto, hábito e criação. Mas não dispense minha razão anual de *sirop d'érable*, ou *maple syrup*, uma espécie de me-

laço saborosíssimo e peculiar obtido através da fervura da seiva do bordo, a árvore nacional canadense, aquela da folhinha na bandeira.

Deve-se também registrar que muitos de nossos compatriotas encontraram asilo no Canadá, durante a recente ditadura militar, acolhida que, esperemos, jamais tenhamos de retribuir ao povo canadense.

Enfim, estas são algumas notas breves e lembranças apressadas apenas para sugerir que não é boa política julgar a cultura ou o "caráter" de um povo à luz de uma atitude injusta de seu governo. Senão, o que seria de nós, brasileiros?

CANADART, VIII. Revista do Núcleo de Estudos Canadenses da Universidade do Estado da Bahia, V. 8, jan./dez. 2000

Celina Scheinowitz

Universidade Estadual de Feira de Santana

O Núcleo de Estudos Canadenses da Universidade do Estado da Bahia está divulgando para o público o nº VIII de CANADART. Publicação anual, o periódico vem ininterruptamente, desde sua criação em 1993, cumprindo sua missão de vetor para temas canadenses bem como para temas ligados à história cruzada Brasil/Canadá. Em um contexto de adversidade para as revistas universitárias brasileiras que, às vezes, por contingências técnicas e financeiras, se vêem obrigadas a desacelerar suas investidas editoriais, merecem parabéns a Universidade Estadual da Bahia e a Prof^{ta} Denise Lavallée, no centro desse sucesso, como editor da publicação desde o primeiro número e

como coordenadora do Núcleo de Estudos Canadenses da UNEB.

Em edição bem cuidada graficamente, CANADART traz em suas capas um toque de originalidade e um estilo todo especial que a singulariza: constrói-se esteticamente a partir de ilustrações do artista canadense Marc Têtro que, explorando com sobriedade as cores puras, privilegia em seu desenho o ser humano, que aparece repetido e multiplicado, com rostos em manchas monocromáticas vazados de identidade própria e sem semblante, como para expressar a idéia de nação e de solidariedade identitária, ao tempo em que denota um segmento da sociedade canadense. O presente núme-

ro encerra uma tríade de inuit, agachados e de pernas cruzadas, com madeixas negras reunidas em cada ombro e recobertos por vestimentas sóbrias e pesadas, apropriadas para resistir ao inverno. No fundo, uma tenda indígena com touros totêmicos estilizados na mesma indefinição monocromática. Um medalhão engloba o conjunto representativo desse segmento autóctone da população canadense mas sem que consiga retê-lo, os índios dele se liberando, em uma escapada esboçada para fora de seus limites. Predominam as cores marrom, dos corpos humano e animal, e o amarelo, que lhes serve de fundo, às quais se acrescentam o vermelho da pele indígena com seis pinceladas esféricas em azul, nos brincos dos inuit, e o negro dos contornos e das cabeleiras.

Compõem o volume duzentos e vinte e quatro páginas que reúnem, além de uma apresentação, por Maria Celeste Freitas Moreira, da UNEB, Campus IV, Jacobina, ensaios sobre Teatro, Comunicação, Literatura, Economia e Sociedade, Política e uma Resenha.

Dois professores da Universidade Estadual de Feira de Santana contribuem na publicação: Geraldo Ferreira de Lima e Humberto Luiz L. de Oliveira. O primeiro, docente de Língua Inglesa e Literaturas Inglesa e

Norte-Americana, abre a coletânea, com seu trabalho "Dramaturgia canadense: um bom exemplo para o Brasil", na rubrica "Teatro". Sustenta que, na busca de uma dramaturgia que expressasse a nacionalidade e construísse uma identidade, os autores canadenses esbarravam em duas dificuldades, o distanciamento dos padrões europeus e a rejeição ao apelo pragmático e utilitarista americano. Daí a concretização de um projeto que se cristalizou em torno do livro *Establishing our boundaries: English Canadian theatre criticism* e que colocou em destaque o papel da crítica na conscientização de se criar uma dramaturgia própria. Nessa perspectiva floresceu uma multidramaturgia polifônica, na qual o multiculturalismo emerge como força vitalizadora de novos cânones. O autor conclui sugerindo à dramaturgia brasileira, que guarda semelhança com a canadense em sua formação histórica, espantar os fantasmas de sua condição colonial e construir uma realidade menos atada à obediência de modelos com os quais ela não se identifica.

Dupla é, nesse número, a contribuição de Humberto Luiz L. de Oliveira, professor de Língua e Literatura Francesas da Universidade Estadual de Feira de Santana e coordenador do Núcleo de Estudos Canadenses

dessa instituição. É tradutor do artigo “O índio americano no teatro e na telenovela do Quebec (1952-2000)”, de Renée Legris, da Universidade do Quebec em Montreal, apresentado na seção “Comunicação” e autor do ensaio “Ashini, hino da alteridade: uma leitura divergente na narrativa de Yves Thériault”, na seção “Literatura”, que ele compartilha com Sandra Regina Goulart de Almeida, da Universidade Federal de Minas Gerais.

O trabalho de Renée Legris, que juntamente com três outros de autoria canadense compõe a seção “Comunicação”, põe em pauta a problemática dos indígenas no Canadá, percebidos, surpreendentemente, como estrangeiros. Com base em um *corpus* de teatros e telenovelas, analisa o ameríndio, questionando-se as relações interétnicas que se manifestam sob um prisma desordenado em toda parte.

Na rubrica “Comunicação” incluem-se ainda trabalhos dos seguintes universitários canadenses: Mary Jane Miller, da Universidade de Brock, Marie Cusson e Greg Nielsen, da Universidade Concórdia e Raymond Pagé da Universidade do Quebec em Trois Rivières. O primeiro, “Shehaweh through anglophone eyes”, enfoca a minisérie da televisão Shehaweh, numa busca de desmitificação para um grupo de mitos profun-

damente enraizados; já “La satire à la Radio-Canada et à la radio privée”, de autoria de dois professores acima citados da Universidade Concórdia, destaca, ao estudar a sátira difundida pelo rádio, a divergência entre aquela apresentada na rádio pública, mais engajada socialmente, e a originária da rede particular, destinada às camadas mais cultas da população, menos comprometida com o plano social e político; o terceiro estudo, “Le catéchisme du radiodramaturge”, analisa as palestras do comunicador de Radio-Canada, Robert Choquette, realizadas em 1951, cujo texto reescreve os preceitos do “Petit catéchisme” da Igreja Católica do Quebec, combinando um discurso sobre a moral com um discurso sobre o método, que permite a Choquette introduzir uma nota de humor, em uma leitura do tema que se torna mais leve e menos didática.

Humberto Luiz L. de Oliveira volta à cena na seção “Literatura”, com seu trabalho “Ashini, hino da alteridade: uma leitura divergente na narrativa de Yves Thériault”. O autor transita, com competência e sensibilidade, em um terreno que lhe é caro: é um especialista na obra de Yves Thériault, notadamente no livro aqui em destaque, tema de sua dissertação de mestrado, apresentada à UFBA. Inicia sua

análise mostrando que a vida do escritor permeia a obra: ao dar voz ao ameríndio Ashini, Thériault se situa na crença de que ele próprio seria neto de um índio “montagnais”. A seguir, o autor estuda a despossessão dos autóctones que permite a Ashini assumir a missão de libertar o seu povo; num percurso insólito, o índio faz o inventário de sua própria história e a de seu povo, a fim de recuperar valores e exorcizar fantasmas ligados à sua cultura. Ao recriar no texto narrativo a integração do ameríndio com a natureza, numa adesão ao mito do bom selvagem, Humberto Luiz L. de Oliveira ultrapassa essa leitura, mergulhando-a em uma simbologia cristã: faz ressignificar a função do xamã ameríndio, aproximando a agonia do autóctone à do Cristo no calvário. Concluindo *Ashini* como obra de maturidade intelectual e existencial de um escritor que “propõe uma releitura das questões identitárias e, ao elevar o autóctone à condição de herói narrativo, convida o leitor a celebrar a convivência entre os homens entoando o hino da alteridade”.

Sandra Regina Goulard Almeida, também na seção “Literatura”, apresenta seu texto “The assemblage of facts in a tangle of hair: Daphne Marlatt’s – Biography of Mrs. Richards”, com o qual focaliza o romance

Ana Historic, de Daphne Marlatt, publicado em 1988. Trata-se da biografia de uma mulher, Mrs. Richards, no decorrer de cuja narrativa, esta se confunde aos poucos com a biografia da biógrafa, Annie. Com efeito, ao tentar desvendar os mistérios da vida de Mrs. Richards, ela acaba por decifrar os enigmas de sua própria vida. O trabalho objetiva analisar os mecanismos de construção do gênero na história e os limites da biografia na experiência do sujeito feminino.

A seção “Economia e Sociedade” apresenta duas contribuições, uma originária da Universidade de Buenos Aires, “Estableciendo un patrón de desarrollo: exportar para el Imperio”, onde Cristina Lucchini investiga a participação dos industriais canadenses, particularmente no ramo automobilístico, durante a período entre as duas guerras, 1920-1940 e outra procedente da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, de autoria de Cristina Damim, vencedora do prêmio CANADART 1999, com “As aves, os parques nacionais: Brasil e Canadá no 3º. Milênio”, discussão das relações cruzadas Brasil/Canadá, a partir de um ponto de vista ecológico e geográfico.

Na rubrica “Política”, somam três os estudos apresentados: uma tríade a focalizar a Revolução tranqüila. Dois olhares vêm

do Brasil, o de Celso Azzan Jr., da Universidade Federal de São Carlos, "Antropologia e sociedade no Quebec da Revolução tranqüila: notas sobre o processo de formação da antropologia quebequense de língua francesa" e o de Remy de Souza, da Universidade Federal da Bahia, "A Revolução tranqüila"; um centrado em questões antropológicas, outro com reflexões sobre esse processo ímpar da sociedade canadense, de quebra de valores sociais e culturais com uma revolução sem sangue. O terceiro olhar descamba do Quebec, vem de Sílvia Galipeau, em artigo controverso "E depois da Revolução tranqüila?", publicado no jornal *Le Devoir*, em 3 de abril de 2000, aqui traduzido por Denise Lavallée. Um balanço dos efeitos e uma projeção para o porvir. Conquistas e desafios.

A revista CANADART se encerra com resenha de Núbia Hanciau, da Fundação Universidade do Rio Grande: "Do Quebec aos pampas: Bernard

Andrès e o possível diálogo entre o Brasil e o Canadá". Modulação temática em torno desse francês "pied-noir", nascido no norte da África, de onde saiu, provavelmente em 1962, com a retirada maciça dos franceses. Canadense por adoção, Bernard Andrès mantém laços estreitos com o Brasil, compartilhando com Zilá Bernd a responsabilidade por várias publicações e intercâmbios acadêmicos. O ponto de partida temático é a publicação recente, pela editora Québec Amérique, de Montreal, de *Lénigme de Sales Laterrière (1743-1815)*, com 872 p., monumental afresco histórico sobre o primeiro memorialista quebequense.

CANADART VIII, fiel à sua concepção interdisciplinar, ao concentrar vozes de canadistas de várias origens, ilustra a idéia de "circularidade do mundo que implica no igualitarismo de todos os seres", qual *Ashini*, e oferece uma leitura instigante, como tentamos mostrar nesta resenha.